



Guillaume Wagner,
loup solitaire et chialeux
professionnel *Page E 3*



Comment se démêler dans
les coffrets «remastérisés»
de **Glenn Gould** *Page E 6*

CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 3 ET DIMANCHE 4 OCTOBRE 2015

Cécile McLorin Salvant, en pleine lumière

Un mélange de talent pur et de charisme rare que les critiques et le public applaudissent en chœur. *For One to Love*, son nouvel album, renforce le constat



MARK FITTON

Cécile McLorin Salvant fait de chaque chanson une histoire, une sculpture.

GUILLAUME BOURGAULT-CÔTÉ

On l'attrape un samedi matin très tôt au téléphone en Afrique du Sud, à Johannesburg. Mais ç'aurait pu être n'importe où et n'importe quand aux États-Unis, au Mexique, en Allemagne, en Scandinavie, à Londres ou en Espagne : Cécile McLorin Salvant est partout ces temps-ci.

Sensation confirmée du jazz vocal féminin — le *New York Times* l'a récemment qualifiée de meilleure chanteuse à avoir émergé depuis une décennie —, l'Américaine de 26 ans fait actuellement un tabac avec son nouvel album, *For One to Love*. Deux ans après avoir séduit le monde du jazz grâce à un premier disque exceptionnel (*WomanChild*), McLorin Salvant vient livrer une suite qui remplit toutes les promesses soulevées. Ce qui revient à dire beaucoup.

Gagnante du prestigieux concours Thelonious-Monk en 2010, la chanteuse a fait des débuts discographiques remarquables en 2013. Sélectionnée aux Grammy, célébrée autant en Amérique qu'en Europe, son disque lui a permis de s'imposer au palmarès annuel des critiques du magazine *Downbeat* — la référence en matière jazz. Album de l'année, mais aussi meilleure chanteuse et révélation («*rising star*») toutes catégories confondues.

Bien avant ça, le légendaire trompettiste Wynton Marsalis avait déjà tout résumé : Cécile McLorin Salvant est un talent rare qui combine assurance, âme, sensualité, virtuosité, intelligence, profondeur et grâce, soutenait-il.

On l'attrape donc un samedi matin à Johannesburg, et McLorin Salvant jure que rien dans ce battage et ce succès d'échelle ne s'est transposé en pression au moment de produire *For One to Love*. «*Je me suis concentré sur la musique*, explique-t-elle, voix douce et ton poli. *J'étais tellement contente de pouvoir enregistrer ces chansons-là avec mon trio* [l'excellent pianiste Aaron Diehl, le contrebassiste Paul Sikivie et le batteur Lawrence Leathers] *que je n'ai ja-*

«*J'essaie de rester le plus loin possible de ma technique classique quand je fais du jazz. Pour moi, ce sont deux mondes différents.*»

mais pensé au succès du premier disque. J'y pense un peu plus aujourd'hui, en souhaitant que ça fonctionne aussi bien, mais c'est tout.»

Liberté

Née à Miami d'une mère française et d'un père haïtien, McLorin Salvant a étudié le chant classique avant d'embrasser le jazz. La technique acquise en amont s'entend de manière subtile dans sa façon de chanter : chez elle, pas tant de fioritures, plutôt une formidable maîtrise de tous les registres, une grande aisance et une souplesse à passer des graves aux aigus, des inflexions subtiles qui donnent beaucoup de relief à ce qu'elle fait. Tout coule, tout roule.

«*J'essaie de rester le plus loin possible de ma technique classique quand je fais du jazz, dit-elle. Pour moi, ce sont deux mondes différents,*

deux instruments. Depuis le début, je me dis que je ne veux pas être une chanteuse jazz qui sonne lyrique. Je préfère garder une certaine pureté dans le genre. Il y a des choses dans la musique classique qui m'influencent encore, c'est indéniable. Mais le jazz, c'est un autre monde. C'est une musique qui accueille les voix imparfaites, qui ne sont pas homogènes. Et c'est important pour moi de garder cet élément rugueux qui n'existe pas en classique.»

Le jazz lui donne aussi la liberté d'exploiter ses talents d'interprète — voire de comédienne. Sur disque comme sur scène (le public qui l'a vue au *Upstairs* en 2013 ou à *L'Astral* en 2014 en témoignera), McLorin Salvant impose une présence qui peut rappeler celle d'une Sarah Vaughan : elle fait de chaque chanson une histoire, une sculpture. Tout est incarné. Vibrant. La voix y contribue beaucoup, mais il y a plus. Une sorte de charisme magnétique.

Lumière

Comme sur *WomanChild*, le nouvel album de McLorin Salvant aborde un répertoire singulier. «*Je chante surtout de vieilles chansons qui ont entre 60 et 100 ans*», constate celle qui cite comme influences principales Vaughan, Valaida Snow, Bessie Smith, Blossom Dearie, Abbey Lincoln ou Nina Simone. «*Mais c'est simplement parce que c'est ce que j'aime, il n'y a pas de démarche d'historienne en arrière.*»

À ce corpus de chansons qui célèbrent les racines du jazz et du blues s'ajoutent quelques

VOIR PAGE E 5 : McLORIN



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Bella Bellucci!

La vedette européenne tenait à revenir au Québec pour promouvoir *Ville-Marie*

FRANÇOIS LÉVESQUE

Elle est *star*, Monica Bellucci. Ça ne s'explique pas. C'est un état. Lorsqu'elle entre dans la salle de bal du chic hôtel où se tient la journée de promotion, l'air se raréfie soudain, le temps semble se suspendre... C'est comme dans un film, vraiment : on la voit s'avancer, presque au ralenti, ses longues boucles ébène ramenées sur l'épaule façon Veronica Lake, sa silhouette voluptueuse cintrée dans un élégant tailleur noir, son port royal rehaussé par une paire de *stiletto*s vertigineux, son sourire vermeil troublant, sa main tendue spontanément... Force est de l'avouer : on se sent un brin intimidé.

Il faut bien le dire, il est rare qu'une célébrité de cette magnitude se déplace de la sorte pour assurer le volet « service après-vente »

inhérent à la production d'un film. D'habitude, de telles rencontres de presse sont organisées aux États-Unis ou en France. Aux journalistes étrangers de s'y rendre. Et là encore, on peut se retrouver à avoir traversé l'océan pour quatre malheureuses minutes partagées avec des collègues en table ronde. Or, non seulement Monica Bellucci est-elle venue ce mercredi pour la première montréalaise, mais elle a accordé des entrevues individuelles sans qu'on entende le tic tac entêtant du chronomètre.

Si on insiste autant là-dessus, ce n'est pas par « groupisme », mais parce que l'attitude est révélatrice d'une donnée fondamentale : Monica Bellucci aime non seulement ce film, elle en est fière. Ceci expliquant cela.

«*Oui, je l'adore*, confirme la belle Italienne. *Le scénario était d'une telle beauté que j'ai dit oui tout de suite, sans avoir vu Marécages, le film précédent de Guy. Puis, je l'ai vu et j'ai eu la confirmation que j'avais eu raison. Pascale [Bussières] y est magnifique, et Guy... Guy, il a une sensibilité rare, une finesse aussi. Ça a été un bonheur, ce film. Je me suis sentie en confiance, toujours. Et les plateaux québécois, ils ne ressemblent à aucun autre. On ne sent pas la hiérarchie : on a plutôt l'impression que chacun apporte quelque chose de fondamental. C'est plus libre, tout en étant très rigoureux. Comme je disais, c'est unique. Je n'ai vu que le premier montage de Ville-Marie, sans la musique et sans certains effets réalisés en postproduction. Je vais le découvrir en même temps que le public d'ici. Ce sera très spécial, c'est sûr, d'autant que c'est mon anniversaire. C'est un beau cadeau.*»

Dans *Ville-Marie*, la star européenne incarne... une star européenne : Sophie Bernard.

VOIR PAGE E 10 : BELLUCCI

CULTURE

Messe noire pour cachalot blanc

ODILE TREMBLAY

J'étais allée fouiller dans les tréfonds de ma bibliothèque, en quête du livre disparu. Certains se terrent dans les rayons arrière, s'estimant négligés depuis trop longtemps. Pourtant, il devait être là, quelque part, une belle édition par-dessus le marché servie sur gravures à l'ancienne et avec même des dessins tirés du journal de bord d'Herman Melville, du temps où ce géant américain des lettres, fils de famille ruiné, voguait comme simple matelot sur la baleinière l'*Acushnet*. Aussi, des cartes, des croquis en écorché de frégates.

Je me souvenais du séisme provoqué en moi par sa lecture. Et du film de John Huston, un coup parti, car tout s'entrechoque parfois dans une mémoire, avec, jaillissante, la fameuse scène où les cordages lient Gregory Peck en capitaine Achab à sa baleine blanche. La dernière remontée de la bête et ce bras ballant de l'homme noyé cousu aux flancs de son vieil ennemi; orgueil et esprit de vengeance punis par courroux divin empêchaient après coup de dormir. Cette idée d'en vouloir à un animal, fut-il mythique, au point d'y sacrifier son équipage et sa vie...

Mais voici, eureka! Jaillissant à son tour, le roman sous sa belle reliure dorée et cartonnée! J'aurais bien feuilleté au hasard quelques pages du *Moby Dick* dépoussiéré, juste pour me remettre dans l'ambiance, en attendant de voir

son adaptation au TNM par Dominic Champagne, sur un texte de Bryan Perro. Sauf qu'on se laisse rattraper par les chefs-d'œuvre, glissant il est vrai plus vite sur les chapitres traitant des mœurs des baleines à travers les sept mers du milieu du XIX^e siècle que sur l'obsession d'Achab et les rituels de Queequeg, le harponneur tatoué.

Toute l'épopée à bord du *Pequod* y est passée. J'ai relu *Moby Dick*, sonnée encore par sa fureur écumante. Quelques œuvres transcendantes, signées Homère, Shakespeare, Joseph Conrad, Melville, Cervantes, etc. rendent avec génie les ambitions des hommes à travers leur grandeur cosmique et leur dérision: legs littéraires immortels. Et puissent les lecteurs éventuels ne jamais se sentir par elles intimidés.

Si Melville n'avait pas navigué d'abord sur trois baleinières et autant de navires marchands en tours du globe répétés, s'il n'avait pas fait de longues escales à Tahiti et à Honolulu pour y découvrir les gracieusetés de la civilisation: alcoolisme, maladies vénériennes, brigade des mœurs en soutane, etc., il n'aurait pas écrit son chef-d'œuvre *Moby Dick* (mal reçu à sa sortie), mais serait devenu écrivain tout de même. Certes.

Et si Melville n'avait pas été Américain, avec le mythe des grands espaces chevillés en lui, s'il n'avait pas connu les bas quartiers immondes de Nantucket et de Liverpool, s'il n'avait pas vécu dans une époque religieuse (mais est-elle révolue aux États-Unis? on ose un doute, accru par la visite papale au Congrès) sur fond de combats entre Dieu et le Mal presque — diable déguisé ici en monstre albinos



YVES RENAUD

Le metteur en scène Dominic Champagne livre un foisonnant *Moby Dick* qui décolle et rugit.

—, il n'aurait pas eu envie d'en dénoncer par cette symbolique les fanatismes.

Il est notre contemporain aussi: la destruction aveugle de la nature par l'homme élabore nos temps modernes jusqu'aux apocalypses en vue. Ses courageux harponneurs issus des horizons coloniaux: un Amérindien, un Africain, un Polynésien, traités de païens à tout bout de champ, remettent en cause l'asservissement des peuples à la gloutonne Amérique. Éternel refrain!

Le bidule hanté de Dominic Champagne

On dira ce qu'on voudra de Dominic Champagne, frotté à

L'Odyssée, à *Don Quichotte*, aux Beatles à Las Vegas; s'attaquer aux mythes ne l'effraie jamais. Avec ses mises en scène de mesure pharaonique aux débordements budgétaires, parfois boursouflées, il connaît ces aiguillons qui portent ses héros à se dépasser, au risque du naufrage. En tout cas, avec *Moby Dick*, Champagne a remporté en grande partie son pari fou de messe noire pour cachalot blanc.

Comme quoi faut se méfier des annonces publicitaires, ainsi, sur les ondes, de celles de son spectacle... Pourquoi donc Normand D'Amour, si brûlant en capitaine Achab sur les planches de ce *Moby Dick*, devient-il mauvais sans crier gare dans cette pub-là? Et pourquoi le bidule scénique rotatif de Dominic Champagne qui parvient au théâtre à rouler sans tout écrapoutir de sa masse se fait-il aussi lourd que dans son excessif *Paradis perdu*?

Même sur le bord d'être trop kitsch (excès quand même de projections vidéo sur vagues qui donnent le mal de mer) et malgré la petite morale finale appuyée — Champagne est un militant antihydrocarbures —, son foisonnant *Moby Dick* décolle et rugit. Avec la musique et le rythme fou qui scandent la pièce, la puissance de Normand D'Amour en Achab et de Jean-François Casabonne en incandescent Queequeg, les acrobates, musiciens et les chants en psalmodies et vocalises de Frédérique Bédard, nous voici en royaume hanté.

Le texte se devait de rester littéraire et donne envie de replonger dans l'œuvre bouillonnante de Melville. Ce faisant, on peut voir en prime ce que l'auteur a conservé (ici, l'absence de l'intrigue), sacrifié (plusieurs péripéties, rencontres en mer, bien sûr les segments didactiques sur la cétologie, science baleinière) ou

inventé (la dernière réplique et certains dialogues plus inspirés du roman que collés à ses mots).

Remonter au livre rappelle aussi à quel point les tabous d'un siècle ne sont pas ceux d'un autre. L'homosexualité, latente à l'écrit, se fait explicite dans ce spectacle contemporain. Les mœurs des marins, prisonniers des mers comme les forçats des cachots, sont documentées sous toutes latitudes et s'y référer est sensé. Mais ce double standard redit les frontières infranchissables par chaque auteur anglo-saxon du XIX^e siècle, fût-il aussi rebelle que Melville. Car décortiquant en long et en large une expédition en mer de plusieurs mois avec un équipage impulsif et querelleur, le manque sexuel n'y sera jamais abordé. Il est à peine question des femmes aussi. Evoquées comme un songe quasi effacé...

otremblay@ledevoir.com



© Nadine Gomez

AINSI PARLAIT...

Frédéric Gravel + Étienne Lepage

14 OCT à 20 h

Un spectacle pop, baveux et sexy. Un antidote à l'apathie et à la morosité.

TEXTE Étienne Lepage MOUVEMENT Frédéric Gravel
MISE EN SCÈNE Frédéric Gravel, Étienne Lepage
INTERPRÈTES Frédéric Gravel, Frédéric Lavallée, Marilyn Perreault, Anne Thériault

mda MAISON DES ARTS DE LAVAL
1395, boul. de la Concorde Ouest
www.maisondesarts.laval.ca
Métro Montmorency
Maison des arts de Laval



Conseil des arts et des lettres Québec Canadian Heritage Patrimoine canadien

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

450 662-4440

BILLETTERIE

450 667-2040

une collaboration de RADIO-CANADA



SUPPLÉMENTAIRES 20 + 21 OCTOBRE
NOUVELLE SUPPLÉMENTAIRE JEUDI 22 OCTOBRE!

TEXTE BRYAN PERRO
DOMINIC CHAMPAGNE

D'APRÈS L'ŒUVRE DE HERMAN MELVILLE
MISE EN SCÈNE DOMINIC CHAMPAGNE

MOBY DICK

Avec Yamoussa Bangoura, Frédérique Bédard, Vincent Bilodeau, Ludovic Bonnier, Jean-François Casabonne, Normand D'Amour, Sylvain Delisle, Steve Gagnon, Tommy Gauthier, Reda Guerink, Gisle Henriët, Sylvain Marcel, Mathieu Richard, Guillaume Saladin, David Savard

Coproduction Théâtre du Nouveau Monde + Théâtre Il va sans dire

AU TNM JUSQU'AU 22 OCTOBRE + TOURNÉE AU QUÉBEC

TNM.QC.CA

ici artv

Un spectacle extravagant et sans mesure qu'il faut absolument voir.

— Le Journal de Montréal, Guy Fournier

... mise en scène purement géniale! Interprétée avec tellement de talent... Si vous avez qu'une pièce à voir cet automne, allez voir celle-là... du théâtre grandiose... On ne peut pas passer à côté, c'est une pièce qui nous grandit!

— 98,5fm, Isabelle le matin, Isabelle Maréchal

(...) remarquable. Spectaculaire aussi.

— Le Devoir, Fabien Deglise

(...) une épopée qui est loin d'être banale.

— La Presse, Jean Siag

Ça fait trembler les murs du Théâtre du Nouveau Monde! Très spectaculaire!

— ICI Première, Samedi et rien d'autre, Francine Grimaldi

Du théâtre qui se vit comme du cinéma... Une œuvre très impressionnante.

— ICI Première, Dessine-moi un dimanche, Catherine Pogonat

Subjuguée du début à la fin... Normand D'Amour, absolument extraordinaire... Musique puissante... ça vient nous chercher dans les tripes. Impressionnant! Faites-vous plaisir!

— ICI Première, Gravel le matin, Isabelle Ménard

CULTURE › HUMOUR

Le loup solitaire

Trois ans après *Cinglant*, Guillaume Wagner fustige la bêtise avec *Trop humain*

Dans *Trop humain*, son deuxième spectacle solo, qui se veut plus raffiné, mais tout aussi dur que *Cinglant*, l'humoriste Guillaume Wagner fustige la bêtise humaine, la nôtre aussi bien que la sienne.

MANON DUMAIS

Le chialage, Guillaume Wagner est tombé dedans quand il était petit. « Mon père est très chialoux, reconnaît l'humoriste. En famille, on s'installait devant la télé et avec mon père, on chialait sur tout ce qu'on y voyait. De remarquer tout le négatif a été un défaut jusqu'à ce que je découvre l'humour. En fait, j'avais le choix entre devenir humoriste ou avoir un ulcère, j'ai choisi l'humour. »

Trois ans après *Cinglant*, son premier spectacle solo, Wagner se ramène sur scène avec *Trop humain*, qu'il a écrit et mis en scène seul comme un grand. Fidèle à lui-même, il chialera sur différents sujets lui tenant à cœur, notamment la bêtise humaine, sans épargner qui que ce soit, nous comme lui.

« Il y a une chose que j'ai toujours trouvée hypocrite avec l'humour, c'est lorsqu'on parle des imbéciles en prétendant que les spectateurs ne le sont pas, admet-il. Ce n'est pas honnête, car des imbéciles, il y en a probablement dans la salle. Je voulais donc les cibler et ne pas faire semblant qu'ils sont ailleurs. J'aime que le public se sente confronté, je n'aime pas qu'on rie des autres sans se sentir inclus. »

« On est tous niaisoux, poursuit-il. Dans mon premier spectacle, je riais beaucoup des « douchebags », mais ils ne comprenaient pas que je riais d'eux, ce que je trouvais très drôle. Je vis dans le Mile-End, je m'achète des vinyles, je vais dans des petits cafés branchés et si tu me demandais si je suis hipster, je te dirais que non: je suis complètement dans le déni, donc je suis aussi niaisoux. Il faut rire de soi. »

Fustigeant les humoristes qui regardent leur public de haut, Guillaume Wagner définit ainsi le rôle qu'il s'est donné: « Je ne veux pas changer le monde, j'essaie seulement d'être

une espèce de miroir. J'ai pensé quitter l'humour parce que j'avais perdu l'objectif que j'avais en tête. Je trouvais le show-business tellement vide; je me demandais si j'étais juste un clown qui fait des steppettes. En lisant sur le rôle du bouffon à travers l'histoire, j'ai compris qu'il ramenait tout le monde à la même humanité, sur le même pied d'égalité sans tabou. »

Le temps des niaisoux

Reconnu pour son percutant sens de la répartie, Guillaume Wagner promet de brasser une fois de plus la cage du public. Alors qu'il commence sa tournée en plein cœur de la plus longue campagne électorale de l'histoire, il avertit d'emblée les spectateurs qu'il n'est pas là pour casser du sucre sur le dos des politiciens.

« Quand on met les gens au pouvoir et qu'ils nous fourrent, c'est eux, les caves, et on peut rire d'eux, avance-t-il. Quand on le sait qu'ils nous fourrent et qu'on les remet au pouvoir, c'est nous les caves, alors il faut rire de nous. Je n'aime pas pointer quelqu'un du doigt car nous avons tous notre part de responsabilité. J'ai plus le goût de rire de la société, de nous en général, car je ne veux pas donner plus d'importance aux politiciens. »

Lorsqu'il est question de pouvoir, celui qui faisait figure de rebelle et de loup solitaire à l'École nationale de l'humour reconnaît qu'on en donne trop aux humoristes. « Le Québec est le seul endroit où les humoristes sont les plus populaires. Quand je vois la compétition au gala des Olivier, à quel point on se prend au sérieux, je me dis qu'on devrait plutôt rire de tout ça. Je suis humoriste et je suis tanné qu'on engage des humoristes partout! Pourquoi on peut pas être sérieux? Pourquoi il faut toujours un comic relief? »

Dans la foulée, Guillaume Wagner, qui n'a pas que des amis dans le milieu de l'humour, avoue que le discours anti-intellectuel au Québec,



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

« Je suis humoriste et je suis tanné qu'on engage des humoristes partout! » déclare Guillaume Wagner.

l'un des sujets de *Trop humain*, l'exaspère: « On a un problème avec l'ambition et l'intelligence. Je trouve qu'on glorifie beaucoup les niaisoux. Plus t'es niaisoux, plus les gens te font confiance. Étant humoriste, je sais que les gens me font plus confiance qu'à un scientifique ou un intellectuel, parce que je leur parle de façon crue avec des mots qu'ils comprennent. J'ai donc la responsabilité de ne pas véhiculer l'idée que c'est cool d'être niaisoux. »

Ne voulant pas négliger son

métier en flirtant avec l'animation, la radio, la télé ou le cinéma, l'humoriste pur et dur assure qu'il n'a pas envie de devenir consensuel afin de ne pas perdre en popularité comme certains de ses confrères. S'il se plaît à sortir le public de sa zone de confort, cette fois, il a lui-même

repoussé ses propres limites.

« Trop humain va plus loin que *Cinglant*. C'est plus raffiné, mais ça reste rough; ce n'est tellement pas gratuit que les gens n'ont pas le choix de le prendre, même s'ils ne sont pas d'accord. À la fin du spectacle, je vais dans une autre émotion de l'humour, quelque chose que je ne

pensais jamais faire dans ma carrière. Les gens ne savent pas trop comment le recevoir au début. C'est un risque que j'ai eu de la difficulté à prendre, mais je suis content de l'avoir pris », conclut Guillaume Wagner.

Collaboratrice
Le Devoir

« On a un problème avec l'ambition et l'intelligence. Je trouve qu'on glorifie beaucoup les niaisoux. Plus t'es niaisoux, plus les gens te font confiance. »

**CCCC
TTTT
D'D'D'
AAAA**

**SAUVAGEAU
SAUVAGEAU**

**CENTRE DU THÉÂTRE
D'AUJOURD'HUI**
DU 22 SEPTEMBRE AU 10 OCTOBRE 2015

**PAUL SAVOIE YVES SAUVAGEAU
GABRIEL SZABO CHRISTIAN LAPOINTE**

D'APRÈS L'ŒUVRE D'YVES SAUVAGEAU
ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE CHRISTIAN LAPOINTE
INTERPRÉTATION PAUL SAVOIE, GABRIEL SZABO
COLLABORATEURS DAVID GIGUÈRE,
ALEXANDRA SUTTO, MARIE-CLAUDE VERDIER,
JEAN-FRANÇOIS LABBÉ, VIRGINIE LECLERC,
SONOYO NISHIKAWA, LIONEL ARNOULD.

« Un coup de poing dans la gueule du conformisme. »
La Presse

« Tout le mysticisme et la colère de Sauvageau sont charriés dans le monologue central de Szabo, affaire de flot verbal et de muscles. »
Le Devoir

« Le texte est porté avec force et passion par les deux comédiens, Paul Savoie et Gabriel Szabo, qui ont une présence incroyable sur scène. »
MonTheatre

UNE CRÉATION DU PARTENAIRES DE SAISON

CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

BMO Groupe financier Hydro Québec LE DEVOIR

CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
RUE ST-DENIS 101, C.C.
H3E 2M2 514 282-5900

PHOTO: SÉBASTIEN DELORD / DIRECTION DE CRÉATION CARRELL / STUBBINS / DESIGN GRAPHIQUE ET DIRECTION ARTISTIQUE ALIX MEYVOZ / RELATIONS DE PRESSE KAMIE COUSINEAU COMMUNICATIONS

60 ans
45 ans

VARIATIONS SUR UN TEMPS DE DAVID IVES

5 AU 30 OCTOBRE 2015
Une production du Théâtre de Quat'Sous

COMPLÈT
13-14-15 OCTOBRE

Déjouant les revers du destin, échappant à la fuite inexorable du temps, trois hommes et trois femmes sont propulsés dans une dimension incongrue et drolatique.

Traduction Maryse Warda Mise en scène Eric Jean Avec Émilie Bibeau, Anne-Élisabeth Bossé, Simon Lacroix, Daniel Parent, Geneviève Schmidt et Mani Soleymanlou Assistance à la mise en scène Chloé Ekker Décor Pierre-Étienne Locas Costumes Cynthia St-Gelais Lumière Martin Sirois Conception sonore et régie Olivier Gaudet-Savard Direction musicale Catherine Gadouas Coiffures et maquillages Florence Cornet Complice artistique Pierre Bernard

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS 100, AVENUE DES PINS EST, MONTRÉAL BILLETTERIE 514 845-7277 QUATSOUS.COM

Grands partenaires

Council des arts et des lettres Québec Conseil des arts et des lettres du Canada Canada Council for the Arts

LE DEVOIR

Bell Hydro Québec

23\$ EN PRÉVENTE JUSQU'AU 5 OCTOBRE
UN THÉÂTRE UNIQUE, UN TARIF UNIVERSEL * ÉCONOMISEZ 35%

*Peu importe le nombre de spectacles choisis, peu importe l'âge ou le statut. À compter de la première représentation, le tarif est de 36\$.

CULTURE › MUSIQUE



PHOTOS ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Portée sur le folk et le rock, Emilie Kahn a choisi la harpe, un instrument « un peu exotique » qui pique la curiosité.

Emilie & Ogden: la liberté au bout de la harpe

Emilie Kahn lance un disque fait d'une pop sombre composée avec sa harpe de modèle Ogden

PHILIPPE PAPINEAU

Il y a longtemps qu'Emilie Kahn, 24 ans, veut devenir musicienne. Petite, l'instrument qu'elle maîtrisait le mieux était par contre la flûte traversière, qui n'est pas la meilleure alliée quand on veut aussi chanter. Il y avait bien un piano à la maison, mais comme le raconte un peu à la blague la timide jeune femme au *Devoir*, « le piano, ça suck ». La guitare? Elle n'y comprend rien, avec ses cordes qui se suivent avec une logique qui lui est bien propre.

Ne suivant aucune logique évidente pour une musicienne portée sur le folk et le rock, Kahn, née en Ontario mais

grandie au Québec, a jeté son dévolu sur... la harpe. L'intuition a été bonne, et Emilie a vécu le coup de foudre pour le noble instrument, le sien étant de modèle Ogden. D'où le nom de son projet, Emilie & Ogden, elle et sa harpe.

Après un minialbum offert en 2013, la voici qui lance *10 000*, un disque complet pop-rock, clair-obscur, aux sonorités riches, proches des répertoires de Feist et de Lykke Li. Le chant (en anglais) y est un peu geignard, les percussions de Francis Ledoux (Fire/Works) ont quelque chose de tribal, et le guitariste et claviériste Jesse Mac Cormack s'occupe d'ajouter finement les couleurs.

« Les gens sont curieux de la harpe, c'est un peu exotique, ça marche pour piquer la curiosité, avoue Emilie en esquissant un sourire gêné, regardant la table. Mais sinon, pour moi, la harpe me va bien pour composer. C'est quand même simple, les notes sont placées devant toi, tu vois les formes des notes dans tes mains. Et c'est libérant de jouer d'un instrument que les gens ne connaissent pas. J'ai appris une technique classique pendant trois ans, mais pour écrire des chansons, je fais un peu ce qui me tente avec ça. »

Question d'habillage

Il y a quelques semaines, Emilie Kahn a mis en ligne une vidéo où elle reprenait harpe-voix le titre *Style* de la chanteuse pop américaine Taylor Swift, vidéo qui l'a révélée à plusieurs médias du sud de la frontière. « It's all about style! dit-elle en jouant sur les mots. Le style, ça peut tout changer. C'était un pour peu ça que j'ai fait cette toune-là, je voulais surprendre les gens, leur dire: "Cette chanson-là, tu l'as peut-être pas aimée, mais je vais en faire une version complètement différente, et là, tu vas l'aimer." »

Le style, l'habillage, a d'ailleurs un grand rôle à jouer sur *10 000*. On cherche par réflexe quelque chose de folk, mais à l'écouter chanter, à suivre les lignes mélodiques, on sent qu'Emilie Kahn a camouflé beaucoup de pop dans ses enrobages. « À 14 ans, quand j'ai commencé à composer des chansons, j'écoutais beaucoup Emily Haines, Metric, Feist, des trucs dans le genre et qui ressemblent à ce que je fais maintenant. Quand tu pars à composer, tu ne



« Quand tu pars à composer, tu ne penses pas trop à quel genre de musique tu fais, mais tu t'exprimes avec ce que tu as en toi »

penses pas trop à quel genre de musique tu fais, mais tu t'exprimes avec ce que tu as en toi. »

La discussion bifurque sur le groupe montréalais The Barr Brothers, qui compte en ses rangs la harpiste Sarah Pagé. Cette dernière confiait au *Devoir* qu'intégrer une harpe dans les chansons de son groupe était un travail ardu, une lutte de tous les instants pour ne pas se faire enterrer dans les guitares. Emilie Kahn connaît sa collègue harpiste, elle qui partage la même étiquette de disque, Secret City. « La différence, c'est que je compose à la harpe, et toutes les chansons peuvent exister avec seulement moi et la harpe, c'est l'essentiel du projet. Contrairement à Sarah, je suis au centre, et les autres me complètent. »

La suite

Porté par un vent favorable, Emilie & Ogden a été invité par le groupe Half Moon Run pour faire des premières parties pendant une semaine au Royaume-Uni. La harpiste fera un arrêt en Islande, puis quelques dates sur la côte est américaine. Au Québec, elle jouera ce soir à L'Anti, dans la capitale, puis quelques dates en novembre et en décembre.

Et la harpe, elle rentre dans la soute à bagages des transporteurs aériens? « Elle n'est

pas si grande que ça, mais j'ai pas d'étui rigide pour la mettre. En Europe, on essaie de louer des instruments là où on joue... Les pianistes jouent sur différents pianos tout le temps, tu t'adaptes. Mais j'ai récemment joué sur une harpe semblable à la mienne, mais plus neuve, et je remarquais les différences, elle était plus étroite, les cordes plus serrées, certaines notes ne sonnaient pas pareil. Je m'en nuyais de la mienne! »

Il y a longtemps qu'Emilie Kahn a hâte de pouvoir se concentrer sur sa musique et de ne plus travailler dans un café pour payer son loyer. Les choses semblent prendre une bonne tangente pour elle, même si elle sait bien qu'elle ne sera probablement pas très riche avec la musique. Qu'est-ce qui la rendrait heureuse? Elle plonge dans ses pensées. « J'aimerais ça avoir une maison, de l'équipement pour m'enregistrer, pis un chien, faire un deuxième album peut-être, et faire une tournée. Et toucher des gens comme moi j'ai été touchée par la musique quand j'étais jeune et que c'était super important dans ma vie. »

Le Devoir

10 000
Emilie & Ogden
Secret City Records

LA LICORNE
production
THÉÂTRE DU NOUVEL-ONTARIO

Un neurinome sur une balançoire

DU 5 AU 10 OCTOBRE 2015

6 REPRÉSENTATIONS SEULEMENT!

Texte et interprétation **Alain Doom**
Mise en scène **Joël Beddows**
Une production du **Théâtre du Nouvel-Ontario** avec l'appui de **l'Atelier et la Chaire en francophonie canadienne** (pratiques culturelles)

BILLETTERIE :
514 523-2246
4559 Papineau
theatrelicornes.com

LE THÉÂTRE DU NOUVEL-ONTARIO

Conseil des arts et des lettres Québec

Patrimoine canadien Canadian Heritage

LE DEVOIR

du 15 septembre au 10 octobre 2015

Singulier et fascinant. Monia Chokri nous offre une prestation extraordinaire. Plusieurs tableaux sont d'une beauté saisissante.
Aurélie Olivier, Revue Jeu
Monia Chokri fait la preuve de toute l'étendue de son talent. Une performance onirique de haut vol.
Jean Siag, La Presse
Une excellente pièce! Impressionnante interprétation de Monia Chokri. Marie Brassard frappe fort encore une fois.
Isabelle Ménard, Gravel le matin, Radio-Canada
Ambiance inquiétante, musique poignante, jeu lent et sensible de Monia Chokri.
Roxane Léouzon, Journal Métro

de **Marie Brassard**

Monia Chokri
+ **Alexander MacSween**

du 12 au 23 janvier 2016 (en reprise)

UN TRAMWAY NOMMÉ

de **Tennessee Williams**

Serge Denoncourt + Céline Bonnier + Dany Boudreault + Patrick Hivon + Magalie Lépine-Blondeau + Jean-Moïse Martin

+ 6 autres spectacles

du 12 avril au 7 mai 2016

LES LETTRES D'

AMOUR

de **Ovide** et **Évelyne de la Chenelière**

David Bobée + Béatrice Dalle + Anthony Weiss + Dear Criminals

L'ABONNEMENT LE PLUS FLEXIBLE EN VILLE!
espacego.com

Conseil des arts et des lettres Québec

Conseil des Arts du Canada

Hydro Québec

transat

PARTENAIRE DE SAISON

ESPACE GO

CULTURE › MUSIQUE

3^e FESTIVAL INTERNATIONAL HARMONIES CELTIQUES

Musiques traditionnelles dans un décor champêtre

YVES BERNARD

Ils arrivent d'Écosse, d'Irlande, de Bretagne, des Maritimes et du Québec. Ils animeront jusqu'au 11 octobre de charmants petits lieux dans les décors champêtres de Knowlton-Lac-Brome, Waterloo et Bromont dans les Cantons-de-l'Est. Ils sont invités par le Festival international Harmonies celtiques, qui est organisé tous les deux ans et dont l'objectif est de célébrer les liens historiques qui lient la musique traditionnelle du Québec et du Canada à celle des pays celtiques. La programmation est riche avec les Tony McManus, Richard Wood, Manigance, Pascal Gemme, Andrea Beaton, Blackie O'Connell, le légendaire Michael Tubridy et plusieurs autres.

Cette année, la programmation internationale mise sur des artistes qui s'amènent le plus souvent en solo ou en duo. La programmatrice April O'Donoghue raconte: «Dans le passé, je choisisais les musiciens à la mitaine et je créais beaucoup de mélanges entre eux. Ça prend des artistes versatiles qui ne se contentent pas de faire leur show. Nous, on célèbre les connexions, même si on en fait un peu moins cette année. Pour des raisons économiques, nous avons invité des musiciens qui sont en tournée.»

Et les lieux de diffusion? «On a choisi des salles historiques», répond la programmatrice. Elles ont toutes au moins 150 ans, elles ont toutes été rénovées, elles ont toutes un style cabaret et elles ont toutes une très belle scène, parce qu'en musique celtique, il faut voir les pieds. La Maison de la culture



SHERI VISAKALY

L'Écossais Tony McManus est souvent célébré comme le plus grand guitariste actuel du monde celtique.

de Waterloo était une salle des francs-maçons, elle ressemble à une église.»

Monde celtique

La présente édition du festival est marquée par le retour de l'Écossais Tony McManus, souvent célébré comme le plus grand guitariste actuel du monde celtique. Membre du comité de programmation artistique du festival, il a choisi de se produire avec le violoneux Patrick Ourceau et le flûtiste Michael Tubridy. «Ourceau est Français, mais son style est du pur irlandais», explique April O'Donoghue. Quant à Michael Tubridy, il a cofondé les célèbres Chieftains

avec Paddy Moloney et le regretté Seán Potts. Il est demeuré avec eux jusqu'en 1979, puis il a mis l'accent sur sa carrière d'ingénieur. Des rumeurs lui attribuent la construction de l'aéroport de Dublin. Mais, c'est un gars très humble.»

Michael «Blackie» O'Connell et Cyril O'Donoghue viennent également d'Irlande. Ils feront d'abord la soirée suivante à une rencontre musicale avec Pascal Gemme et Nicholas Williams de Genticorum. O'Connell excelle sur la grande cornemuse Uilleann, alors que son complice joue le bouzouki et chante.

Les créateurs des Maritimes brilleront en début de festival. Ainsi, la violoneuse Andrea Beaton, de célèbre famille, partagera la scène avec Troy MacGillivray et Richard Wood, un fougueux violoneux: «Il est vraiment bon dans les fioritures et il a de l'énergie à revendre.

Et il est lui aussi très humble», commente la responsable du festival.

Dans les prochaines semaines, un duo breton sillonnera les routes du Québec: Nicolas Quemener et Gaël Lefèvre. «Gaël est un jeune sonneur de bombarde devenu incontournable en Bretagne, alors que Quemener est un des meilleurs guitaristes traditionnels là-bas. Il est un peu plus vieux et il chante», rajoute April.

Et le Québec là-dedans? D'abord Manigance, un groupe majeur qui a repris du service et dont la première partie sera assurée par Faine. Puis, le flûtiste Dave Gossage avec le Celtic Mindwarp et Les Siffleurs de nuit, qui mélangent trad québécois et breton, en plus d'une quantité de danseurs, gigueurs ou podorythmistes comme Benoit Bourque, Patrick Graham, Sandy Silva et d'autres qui seront regroupés pour le concert *Tambours et pieds: au rythme du cœur celtique* en clôture.

Collaborateur
Le Devoir

À Knowlton-Lac-Brome, Waterloo et Bromont, jusqu'au 11 octobre.
Renseignements:
450 292-3456, poste 228
www.harmoniesceltiques.ca

McLORIN

SUITE DE LA PAGE E 1

compositions solides. Thème commun de *For One to Love*: des histoires d'amour, avérées ou non, racontées du point de vue d'une femme — parfois malmenée. «C'est comme un journal intime, dit-elle. J'ai voulu un album très personnel, qui me ressemble complètement.» Jusque dans ses fragilités, d'ailleurs: McLorin Salvant reprend *Le mal de vivre*, de Barbara, avec une sensibilité frissonnante.

Album sombre? Dans ses thèmes, oui, mais le tout s'entend dans un bain de lumière. «J'ai voulu un contre-poids à l'obscurité», dit-elle au téléphone. Que je regarde une œuvre d'art ou que j'écoute une chanson, j'aime avoir ces deux éléments — la lumière et la noirceur — côte à côte, parce qu'ils se mettent en valeur l'un et l'autre. Et puis on peut se lamenter sur son sort, mais c'est invivable si on ne peut pas rire en même temps.»

C'est un peu ce que raconte la pochette du disque (peinte par McLorin Salvant): on y devine en traits noirs sur fond rouge le visage d'une femme qui pleure et sourit en même temps. Le juste portrait pour un album aux émotions vives.

Le Devoir

THE DOG DAYS ARE OVER
JAN MARTENS

USINE C 20 VINGT ANS DE LIBERTÉ

15 > 17 OCTOBRE

HUIT DANSEURS À COUPER LE SOUFFLE EN TOURNÉE NORD AMÉRICAINE

514 521-4493 | USINE-C.COM

«Un duo d'acteurs absolument éblouissant!»
ICI RADIO-CANADA

Sophie Desmarais et Luc Picard dans
Instructions pour un éventuel gouvernement socialiste qui souhaiterait abolir la fête de Noël

Texte Michael Mackenzie Traduction Alexis Martin Mise en scène Marc Beaupré

15 au 17 oct., 20 h
Grande salle

Une production
TPAA CLTD TAD DTTT
CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

Montréal
1248, av. Bernard O. Outremont

RABAIS POUR 3 SPECTACLES ET PLUS
Info et billets
theatreoutremont.ca

Les Voyagements Desjardins Outremont Outremont 99.5 C-11

LA LICORNE

LA BANQUETTE ARRIÈRE
production LA MANUFACTURE

VOITURE AMÉRICAINE
DE CATHERINE LÉGER

DU 29 SEPTEMBRE AU 17 OCTOBRE 2015
AU THÉÂTRE LA LICORNE

MISE EN SCÈNE Philippe Lambert
ASSISTANCE Nicolas Rollin

DISTRIBUTION Amélie Bonenfant, Sébastien Dodge, Rose-Maïté Erkoreka, Mathieu Gosselin, Renaud Lacaille-Bourdon, Anne-Marie Levasseur, Lise Martin et Simon Rousseau.

DÉCOR ET COSTUMES Marc Sénécal
ÉCLAIRAGES André Rioux
CONCEPTION MUSICALE Laurier Rajotte
DIRECTION DE PRODUCTION Eric Paulhus
DIRECTION TECHNIQUE Caroline Turcot
RÉGIE Dominique Cuerrier
RELATIONS DE PRESSE Daniel Meyer

THÉÂTRE LA LICORNE 4559, rue Papineau
BILLETTERIE 514 523-2246 / theatrelalcorne.com

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des arts Canada
Conseil des arts de Montréal
Municipal

15 THÉÂTRE DENISE-PELLETIER 16
DIRECTION ARTISTIQUE CLAUDE POISSANT

30 SEPTEMBRE AU 24 OCTOBRE 2015

ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR

UN DES PLUS BEAUX ET CRUELS DIALOGUES AMOUREUX DE LA LITTÉRATURE

TEXTE ALFRED DE MUSSET MISE EN SCÈNE CLAUDE POISSANT

AVEC ADRIEN BLETTON, HENRI CHASSÉ, FRANCIS DUCHARME, OLIVIER GERVAIS-COURCHESNE, RACHEL GRATON, MARTIN HÉROUX, ALICE PASCUAL, CHRISTIANE PASQUIER ET DENIS ROY

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

Billetterie 514 253-8974
denise-pelletier.qc.ca

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des arts Canada
Conseil des arts de Montréal
Municipal
Partenaire de saison Hydro Québec
Patrimoine Canada
Canada Council for the Arts

CULTURE › MUSIQUE

Glenn Gould: le grand malentendu!

Sony publie l'intégrale des enregistrements de Glenn Gould dans un coffret de 81 CD. Encore?

Sony Classical publie un somptueux coffret, *Glenn Gould Remastered. The Complete Columbia Album Collection*, regroupant en 81 CD, dont 3 disques d'entretiens, le legs artistique du plus iconique des artistes classiques canadiens.

CHRISTOPHE HUSS

Le projet *Glenn Gould Remastered* intéresse au-delà des frontières et a ainsi su attirer l'attention de l'Agence France-Presse, qui a vu dans ce projet (cf. *Le Devoir* du 10 septembre 2015) un « événement », et ce, « non seulement parce que la dernière intégrale parue il y a cinq ans est épuisée, mais aussi parce que les avancées techniques permettent de s'approcher toujours un peu plus de la perfection que cherchait Glenn Gould. »

C'est aller un peu vite en besogne pour donner une caution éditoriale majeure à un discours promotionnel. Creusons, donc, un peu...

L'édition démystifiée

Le succès commercial de l'intégrale Maria Callas republiée par Warner en septembre 2014 a démontré qu'en classique, c'est dans les vieux pots que l'on fait la meilleure soupe. Callas est le meilleur vendeur de Warner. Plus encore que Karajan ou Pavarotti, Glenn Gould est la seule icône qui peut se mesurer à Callas. Gould est la locomotive commerciale de Sony. Nous voilà donc, en septembre 2015, avec une boîte Gould. C'est logique.

Puisque les icônes disparues vendent mieux que les artistes de notre temps — un peu comme si tout le monde se ruait au cinéma pour voir les films d'Hitchcock plutôt que le dernier *Batman*! — le jeu des éditeurs (que ce soit Warner ou Sony) est donc de trouver, tous les 5 à 10 ans, des astuces pour créer l'événement autour d'un artiste disparu il y a des décennies.

S'agissant de Glenn Gould, nous avons eu, dans les années 80, les premières rééditions CD éparpillées dans diverses collections de CBS (*Masterworks*, *Maestro*, *Portrait*, etc.). Les années 90 ont été celles de la *Glenn Gould Edition* sur étiquette Sony, qui venait de racheter CBS. L'argument de vente était à l'époque un « *High Definition Remastering* » en



CANADIAN PRESS / CBC

L'art de Gould, c'est le regard d'un électron libre, un regard souvent provocateur.

« *Super Bit Mapping* » (SBM). Au tournant du siècle, Gould restait actuel plus que jamais, ce fut la *Gould Millennium Edition*, avec, à la clé, une invention: l'édition limitée, ce qui permettrait ensuite aux candides de transformer en « événement » la énième republication d'un même enregistrement.

2007, 25^e anniversaire de la mort du pianiste et 75^e de sa naissance, est la date, majeure, de la publication du coffret *Glenn Gould Original Jackets*, première intégrale avec toutes les pochettes originales et les programmes tels que publiés en microsillons, même si la capacité du CD excède largement celle des vinyles. Ce coffret de 80 CD équivaut artistiquement à ce que nous recevons aujourd'hui.

Entre-temps, en 2012, Glenn Gould aurait eu 80 ans, ce qui nous a valu (et c'est toujours disponible) une *Glenn Gould Collection* (à ne pas confondre avec la *Glenn Gould Edition*), avec quelques documents inédits et un coffret *Complete Bach Collection* (tout le Bach

que ces adjonctions logiques soient distillées en deux étapes distinctes... On espère aussi que ces prochaines intégrales incluront le *Concerto italien* de 1981, qui manque au CD 71 du *Silver Jubilee*, et le chant du cygne, cette demi-heure géniale de Gould chef d'or-

rieuse. Elle est réalisée selon la technologie DSD (« *Direct Stream Digital* ») associée au SACD (« *Super Audio CD* »), qui peut se décliner, sans aucune perte, en 24 bits/96 kHz, le format des téléchargements en qualité Studio Master, prisés en classique. D'ailleurs, tout le son sera vendu aussi en clé USB.

Le point commun de ce travail sonore est un léger surcroît de présence. Cela dit, s'il prépare l'avenir pour Sony, il ne justifie aucune-ment pour un acheteur de l'intégrale *Original Jackets* de 2007 de se départir de son coffret. En appeler à des avancées techniques qui permettraient plus que jamais d'approcher « la perfection que cherchait Glenn Gould » est une incommensurable fadeuse. Gould avait en tête une esthétique sonore — un son de studio plutôt proche et sec — qui n'a jamais été trahie depuis la remastérisation SBM des années 90. Cette esthétique est la sienne, ce qui ne veut aucunement dire qu'elle est « parfaite ». En d'autres termes, même si on gagne un peu en immédiateté, Gould n'a pas été « mal entendu » jusqu'ici.

Son art, lui, fait, par contre, l'objet d'un malentendu persistant. Ce n'est pas parce que

Gould fut un génie singulier et un esprit hors du commun que son travail est une référence à tout coup. Oui, son regard si puissant sur l'articulation dans la musique de Bach a marqué pour toujours notre écoute de ce compositeur. Mais cette puissance visionnaire est devenue, par une sorte d'autocensure du milieu musical, une hégémonie. Entre 1960 et 1990, les pianistes se sont privés de jouer Bach parce qu'on n'entendait plus Bach que par le prisme de Glenn Gould. Or, Gould est tout sauf une référence. L'art de Gould, c'est le regard d'un électron libre, un regard souvent provocateur au point où dans Mozart, on a même l'impression qu'il règle des comptes avec un compositeur qu'il méprise.

Il faut donc réécouter Gould non pas comme un mètre étalon, mais comme un irritant génial, qui propose des solutions musicales de rechange. Faire cela, c'est poser un regard différent sur un artiste dont le legs, effectivement, n'a jamais été mieux présenté qu'ici.

Le Devoir

GLENN GOULD
REMASTERED
81 CD Sony Classical
88875032222

Le présent coffret est donc celui de 2007 dans une boîte plus grande, avec des pochettes mates plutôt que vernies et des disques à l'allure de microsillon

de Gould, en CD et DVD).

Le présent coffret est donc celui de 2007 dans une boîte plus grande, avec des pochettes mates plutôt que vernies et des disques à l'allure de microsillon. L'argument restant est l'adjonction de CD d'entretiens, la présentation, superbe, avec un somptueux livre, et, avant tout, une nouvelle remastérisation sonore. L'objet risque de tenir jusqu'en 2022, avec quelques déclinaisons du genre « Gould joue Beethoven » ou « Gould interprète Mozart ». Maintenant que nous avons les pochettes originales et un son optimisé, l'étape suivante est déjà prévisible: ce sera un coffret contenant aussi toutes les vidéos et les concerts, à moins

chrestre, dirigeant *Siegfried-Idyll* de Wagner.

De vrais atouts

Ce n'est pas parce que nous avons démonté sa mécanique commerciale que ce coffret n'est pas intéressant. Il a été réalisé avec sérieux, comme en témoigne le phénoménal livre de 416 pages qu'il inclut. Le format de la boîte correspond à celui des éditions *Rubinstein*, *Perrin*, *Callas* (Warner) ou *Karajan* (Universal). C'est donc un bloc qui intègre « l'univers du CD ». Par opposition à ces encombrants coffrets format microsillon des éditions Bernstein et Walter de Sony (ou Pavarotti et Bernstein chez Universal).

La remastérisation est sé-

CAROLINE LAURIN-BEAUCAGE

Matière blanche

6, 7, 8 octobre 2015 — 20 h



Chorégraphie Caroline Laurin-Beaucage
Création et interprétation Rachel Harris, Esther Rousseau-Morin
Dramaturgie Kathy Casey



AGORA DE LA DANSE
SAISON AUTOMNE 2015

BILLETTERIE / 514 525.1500
840, RUE CHERRIER MONTRÉAL
AGORADANSE.COM ADMISSION.COM

© JULIE ARTACHO

CULTURE › TÉLÉVISION

L'école des fans

Pour enregistrer devant public, il faut d'abord rassembler le public

STÉPHANE
BAILLARGEON

La Poutine aimait son public et son public l'aimait. Lise Dion, une de ses héritières zygomatiques, a poussé l'incarnation du raisonnement circulaire jusqu'à un nouvel extrême l'an dernier. L'humoriste a accepté que l'émission *En mode Salvail* (V) entreprenne en direct des démarches auprès du public pour lui trouver un amoureux.

Chaque soir, pendant une semaine, M^{me} Dion, assise dans la salle avec les spectateurs, présentait une capsule tournée avec un prétendant « ordinaire ». Elle a finalement jeté son dévolu sur Roch, adepte du véhicule tout-terrain. Les tourtereaux se sont revus pour un souper aux chandelles, mais ça n'a pas cliqué. Tant pis, mais l'idée était aussi bonne qu'audacieuse.

Cette année encore, *En mode Salvail* rameute du monde à son studio et l'interaction s'avère profitable pour tous, à tous coups, des deux bords de l'écran. Il faut dire que l'animateur Éric Salvail sait jouer de son public comme un virtuose de son instrument. Lui-même a commencé sa fulgurante carrière comme animateur de foule dans les studios.

Seulement, pour enregistrer devant du vrai monde, il faut d'abord en rassembler. En général (mais pas dans le cas particulier d'*En mode Salvail*), c'est là qu'intervient la compagnie Public Cible, spécialisée dans le « paquetage » de salle.

« Le public nourrit les animateurs et les invités par sa seule présence », explique Caroline Tremblay, fondatrice et présidente de la compagnie qui recrute des auditoires pour un tas d'émissions au Québec. Les gens enrichissent l'ambiance. Ils rendent la télé encore plus attrayante, encore plus vraie. »

La fureur

Tout ça a commencé par hasard pour elle, en 1998. La

fureur allait commencer sa vie très utile au Québec et les producteurs tenaient à reproduire le modèle français de l'enregistrement devant public, mais pas n'importe lequel, une foule jeune, jolie et dynamique.

M^{me} Tremblay avait 19 ans et elle travaillait au bar Groove Society sur la rue Amherst pour payer ses études. « L'émission m'a approchée pour que j'en parle à certains clients et j'ai plutôt proposé de recruter tous les participants en me promenant dans certains autres bars. Ça a très bien marché. Disons que La fureur se démarquait avec son public différent de celui des Démon du midi. »

Très vite, le producteur lui a demandé de remplir le grand Studio 42 de Radio-Canada à Montréal, soit 700 personnes à trouver par semaine. « Internet existait, mais personne ne l'utilisait pour communiquer. Tout se faisait par téléphone. L'animatrice Véronique Cloutier donnait le numéro en ondes et la boîte vocale se remplissait très vite. »

Caroline Tremblay est maintenant presque deux fois plus âgée, elle est nouvelle maman d'une petite fille et sa compagnie fondée en 2005 domine son secteur de manière quasi monopolistique. Elle emploie trois personnes à plein-temps et quatre contractuels, des hôtes qui accueillent le public.

La liste des productions qu'elle dessert englobe tout ce qui compte, ou presque, depuis des années. C'est juste de la TV, Peut contenir des Rachid, On connaît la chanson, Un air de famille, La liste ou En direct de l'univers. Cet automne seulement, elle s'occupe du booking d'une quinzaine d'émissions, mais pas de *Tout le monde en parle*, qui se débrouille seule.

« Il y a deux volets dans ce métier, dit la pionnière. Le volet de la gestion des demandes va tout seul quand l'émission est très populaire comme *Tout le monde en parle*. Le volet du recrutement est moins évident. Surtout quand une émission marche



Le soir tout est permis, une émission animée par Éric Salvail, requiert les services de Public Cible.

moins bien ou qu'elle est enregistrée à une heure compliquée. »

La furie

Bazzo.tv (TQ) change d'envolée cette saison en évacuant le public. A contrario, pour les émissions musicales comme la nouvelle *Stéréo pop* (RC), les partisans se bousculent aux portillons. *Ibidem* pour *En direct de l'univers* de France Beaudoin, qui ne reçoit pas plus qu'une centaine d'adeptes à la fois.

« Je pourrais en prendre mille par semaine, facilement, dit la pro. Toutes les conditions en font une production très agréable : l'heure d'enregistrement, les prestations musicales, l'animatrice sympathique. C'est important, ça aussi. Véronique Cloutier, par exemple, signe des autographes pendant deux heures

après son travail en studio. »

La popularité a plusieurs revers. Public Cible distribue toujours un peu plus de billets pour s'assurer de remplir les studios. L'overbooking d'une centaine de personnes a quasiment créé une émeute un soir à *La fureur*. « C'était la furie à La fureur », dit la présidente. On avait fait la une du Journal de Montréal. »

Dans les deux cas, que le public se pointe tout seul ou pas, les réseaux sociaux facilitent la tâche, évitent en plus de devoir harponner des clients potentiels en pleine

rue, in extremis, ce qui se fait aussi. Publiccible.com a même conçu un logiciel de réservation en ligne. Une infolettre distribuée toutes les deux semaines renseigne les maniaques. Cette mécanique a par exemple servi à remplir dix studios des *Enfants de la télé* avant même que l'émission soit en ondes.

« Nous avons nos habitués, vingt ou trente personnes qui veulent assister à tous les enregistrements. Ils s'ennuient, ou ils sont en arrêt de travail, ou retraités. On doit parfois les limiter. »

En plein dans le mille

Le best-of de la bookeuse Caroline Tremblay pour l'interaction entre le public et les vedettes en studio. **Ce soir tout est permis** (V). « C'est la nouveauté qui se démarque. Éric Salvail comprend comment recruter et animer une foule, l'importance de les amuser. Les gens ont beaucoup de plaisir pendant l'enregistrement avec lui. »

En direct de l'univers (RC). « C'est une émission simple et en direct avec un feu roulant de prestations musicales. Pour le public, tout est agréable : c'est samedi soir, on se met beau et on va souper après l'enregistrement. » **Génial!** (TQ). « C'est mon coup de cœur avec une vocation éducative et familiale. On accepte cent personnes par émission et on pourrait facilement en prendre deux ou trois fois plus. »

M^{me} Lebrun (Super Écran). « C'est dans la pure tradition de la comédie de situation : on enregistre deux fois la scène et le public doit rire autant à la deuxième. C'est du travail pour le public. Benoît Brière et les autres comédiens savent contourner les problèmes et le résultat en studio est électrisant. »

Les vedettes attirent très facilement le monde, surtout pour les *partys* comme ceux de *Sur invitation seulement* (TVA), nouvelle émission de Stéphane Rousseau. Les débats sociopolitiques moins. D'où l'importance de prendre soin des visiteurs avec des petits cadeaux et un indispensable animateur de foule, avec le bagout d'Éric Salvail ou de Lise Dion, pour faire patienter le public qui aime les artistes et que les artistes aiment...

Le Devoir

Made in USA

À New York, les studios d'enregistrement servent en partie d'attraction touristique. Les services en ligne comme sur *nygo.com* aident les visiteurs à dénicher des places d'avance ou le jour même pour des émissions comme *Good Morning America* (ABC).

À Los Angeles, les grands studios de NBC ou CBS gèrent leur propre système de traitement

du public. Audience Unlimited distribue gratuitement les places pour de plus petits producteurs via son site *twickets.com*. La liste des émissions inclut *2 Broke Girls*, *Dr. Phil* et *Last Man Standing*. Les groupes peuvent aussi utiliser la revente des billets dans le cadre d'une campagne de financement charitable, une excellente idée qui pourrait être utilisée ici.

ORCHESTRE NATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL • CERBÈRE
DUO MARC COPLAND / ADRIAN VEDADY • YANNICK RIEU DA LI
EXTENDED FAMILY • MARK NELSON'S SYMPATHETIC FREQUENCIES
ANNIE DOMINIQUE QUINTET • FRANÇOIS JALBERT QUARTET
YOUNG-PROVOST-GUILBEAULT • MYRIAD3 • ALEX BELLEGARDE TRIO
MASTER CLASS AVEC JOE MORRIS • LE GGRIL INVITE JOE MORRIS
MULTIPLE CHORD MUSIC • JASON ROSENBLATT QUARTET • JAGG
ANDY KING GROUP • JEAN DEROME ET LES DANGEREUX ZHOMS + 9
TOM VAN SETERS • JEAN-NICOLAS TROTTIER TRIO
JOEL KERR - FALSE DAWN • STILL • LINDA HOTT'S SUN PICTURES
GABRIEL LAMBERT QUARTET • JEAN-MICHEL PILC PIANO SOLO
MARIANNE TRUDEL - JEUX EN CLAIR OSCUR • DUO VANNASSE / VITOUS

Québec Montréal Canada Presse DanSeCité TOHU

CULTURE DE VISU

Peinture actuelle au féminin

ELLES AUJOURD'HUI
Musée des beaux-arts de Montréal
1380, rue Sherbrooke Ouest
Jusqu'au 7 août 2016

MARIE-ÈVE CHARRON

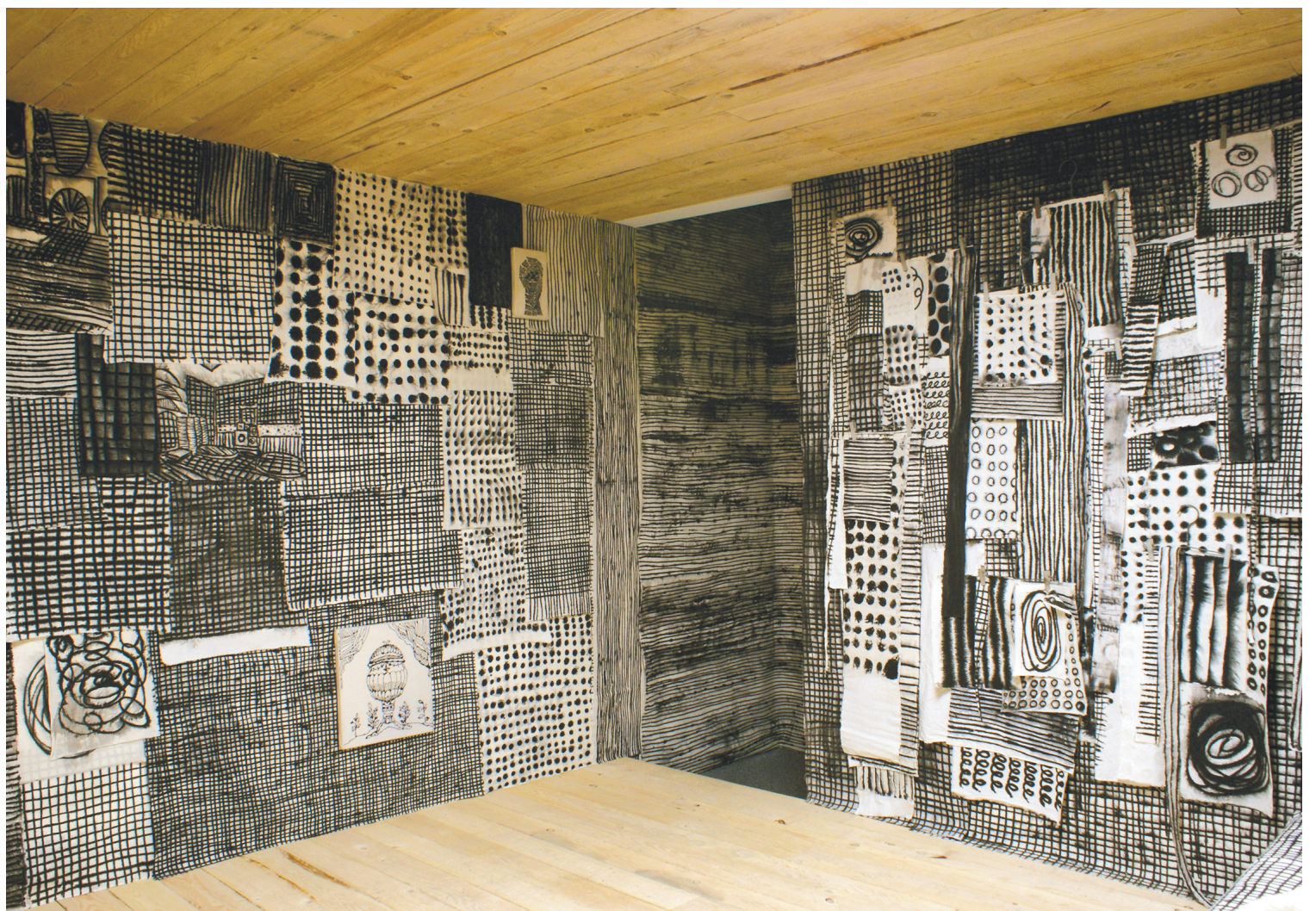
Avec l'ouverture prévue de son nouveau pavillon en 2017, le Musée des beaux-arts de Montréal se lance pour la prochaine année dans un important réaménagement de ses collections. L'art contemporain québécois, canadien et international en constitue la première étape avec des résultats déjà visibles dans les salles qui lui sont consacrées au sous-sol.

L'accrochage a été confié à Marie-Eve Beupré, la première au musée, depuis 2014, à porter le chapeau de conservatrice de l'art contemporain québécois et canadien. Pour elle, les œuvres de la collection à sa charge devaient trouver meilleur écrin en étant montrées parmi celles de l'art international. Ce faisant, l'espace jadis dédié aux œuvres d'art québécois et canadien s'ouvre à une programmation d'expositions temporaires, avec, à tout le moins pour l'instant, l'art d'ici à

l'avant-scène. L'objectif poursuivi est double : être plus en phase avec l'actualité tout en développant les acquisitions.

Elles aujourd'hui inaugure cette nouvelle approche qui, ici, s'inscrit en résonance avec l'exposition sur les peintres du Beaver Hall qui ouvrira le 24 octobre. Grâce à un réexamen, ce groupe sera révélé pour avoir été déterminant dans le développement de la modernité picturale au Québec et pour avoir fait une place de choix aux artistes femmes. Sans conclure de l'influence de celles-là sur les autres, l'exposition organisée par Beupré montre le travail de six peintres actuelles du Québec et du Canada choisies tant pour la pertinence de leur pratique que pour leur engagement dans leur communauté ou dans l'enseignement.

Marie-Claude Bouthillier, Wanda Koop, Christine Major, Angèle Verret, Carol Wainio et Janet Werner sont les élues de cette exposition qui mise sur des valeurs établies, mais qui joue d'audace en montrant de la production très récente, parfois encore jamais sortie de l'atelier, et en constituant pour certains cas une première



VAN GIGUÈRE

Marie-Claude Bouthillier fait partie de l'exposition avec son installation *Dans le ventre de la baleine*.

collaboration avec l'institution.

Bouthillier en fait partie avec son installation *Dans le ventre de la baleine*, qui avait été remarquée en 2010 au centre Optica. L'œuvre reconstituée fait partager une expérience intime de la création et de la peinture. Elle enveloppe le visiteur pour mieux lui dévoiler les possibilités du support qu'est la toile. Celle-ci se décline en dimensions variées, se superpose en couches ou forme un volume dans l'espace, exacerbant ce qui, par les motifs appliqués (rayures, pois, grilles), se veut illusoire ou bien tangible. De surcroît,

l'artiste présente un ensemble inédit, et encore expérimental, nommé *Pliures (études)*.

Dans leur production la plus récente, Verret parvient encore à tromper les sens tandis que Koop déploie une grille de tableaux où les coloris acidulés montrent les variations infinies d'une *Rivière ondoiyante*. Puisant dans une imagerie ancienne comme plus récente de cultures populaires, les œuvres de Major, Wainio et Werner hybrident la peinture, renouvelant avec des perspectives critiques les façons de représenter le genre féminin ou de raconter.

Si elles ont été choisies, en guise de pont jeté avec le passé du Beaver Hall, c'est aussi pour leur implication auprès des générations à venir. Il sera d'ailleurs question de leurs activités de transmission l'hiver prochain, lors de conversations devant public entre les artistes et avec leurs étudiantes.

Du côté de la collection

Le rafraîchissement de l'accrochage des œuvres de la collection d'art contemporain international se faisait attendre depuis un temps. A force d'avoir changé par-ci par-là certaines pièces, l'ensemble avait perdu en cohérence. Le tout a été revu en comble par Beupré, en introduisant plus franchement l'art du Québec et du Canada, et en proposant des regroupements thématiques, le récit chronologique étant exclu d'office. Aux textes muraux qui définissent trois sections viendront s'ajouter des pistes de lecture pour chacune des œuvres, dans l'objectif de rendre digestes des pratiques aux horizons profus.

Les axes cernés mettent en relief en les avantageant les partis pris de cette collection, dont certaines œuvres phares sont toujours montrées. Dans

La matière chante, clin d'œil à la dernière exposition des Automatistes en 1954, il est question de matérialité comme lieu d'expérimentation, de gestualité et d'appropriation. À souligner, par exemple, le rapprochement des œuvres de Valérie Blass et de Rachel Harrison, toutes deux jouant des codes de la sculpture pop et traditionnelle, et l'œuvre de Christine Davis, constituée d'une projection sur un écran de papillons Morpho, n'ayant pas été sortie des réserves depuis dix ans.

Un autre ensemble vise les paysages, en montrant l'aspect construit de ce qui semble être naturel. Dans cette veine, l'espace consacré à la « trilogie de Saint-Thomas » de Kent Monkman propose la subversion des identités de genre en s'ancrant de manière en apparence classique dans le genre du paysage.

Quelques œuvres plus anciennes des années 1950 et 1960 de Josef Albers et de Sam Francis entre autres, dans une salle du fond, semblent avoir été laissées en suspens, présageant ainsi leur déplacement, qui ne saurait, d'ailleurs, tarder à arriver.

Collaborateur
Le Devoir

DÉJEUNER-BÉNÉFICIE DU DOMAINE FORGET

DIMANCHE 1^{er} NOVEMBRE 10 H 30
AU FAIRMONT LE MANOIR RICHELIEU



Sous la présidence d'honneur de monsieur RICHARD VOYER, vice-président et directeur général Soprema - Amérique du Nord

Réservez vos billets!
418 452-8111 domaineforget.com



the presentation
FILLES ÉLECTRIQUES

PHÉNOMÈNE

16-17-18 octobre

Weekend Phénoménal!

René Lussier
Stéphane Crête
Paule Marier
Productions Carmagnole
Jackie Gallant
Krin Haglund
Nathalie Claude
Peter Trostmer
Julie Desrosiers
Patrice Dubois
Dany Michaud
et les autres...

www.festivalphenomena.com
infos : 514 495-1515

LE DEVOIR

Salle Bourgie

La Fondation Arte Musica présente

SCHUBERT

LA TRUITE - musique de chambre
Mercredi 7 octobre • 19 h 30
SCHUBERT Quintette pour piano et cordes, « La Truite »
SCHUBERT Quintette à cordes en do majeur

LIEDER
Dimanche 18 octobre • 14 h
Donna Brown, soprano
Stéphane Lemelin, piano
Un programme varié de lieder de SCHUBERT pour une sortie dominicale idéale!

SUITES DE BACH
Jeudi 15 octobre • 11 h
Elinor Frey, violoncelle
J. S. BACH
Suite pour violoncelle seul n° 3, BWV 1009
Suite pour violoncelle seul n° 6, BWV 1012
Concert commenté d'une heure sans entracte

LES VIOLONS DU ROY DE BACH À HAYDN
Vendredi 16 octobre • 19 h 30
Jonathan Cohen, chef
J. S. BACH Concerto brandebourgeois n° 1
HANDEL Concerto grosso en do mineur
HAYDN Symphonie n° 6, « Le Matin »

CANTATES DE BACH
Dimanche 25 octobre • 14 h
Bande Montréal Baroque
Eric Milnes, chef
J. S. BACH
Cantates BWV 76, 79 et 98

JAZZ

SWINGIN' WITH OSCAR
Jeudi 15 octobre • 18 h
Rémi Bolduc Jazz Ensemble
Un vibrant hommage à Oscar Peterson, l'un des pianistes les plus marquants de l'histoire du jazz!

Billets et programmation complète
SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD

35^e ORCHESTRÉ METROPOLITAIN
YANNICK NEZÉ-SEGUIN

Desjardins PARTENAIRE PRINCIPAL

Patriotes du monde

É. Champagne/D. Dion/
G. Dharmoo/E. Hall
Bruch
Smetana

Billets à partir de 29\$

23 octobre
Maison symphonique de Montréal
19 h 30

EN COLLABORATION AVEC ABBADOFFER FINE MONTREAL

Conseil des arts de Montréal en tournée
• Ahuntsic (Première Église Évangélique Arménienne) : 20 oct.
• Verdun : 21 oct.
• Rivière-des-Prairies : 22 oct.
• Pointe-Claire : 24 oct.
• Mercier-Hochelaga-Maisonneuve : 25 oct.

orchestremetropolitain.com

PROCHAIN CONCERT EN SOUVENIR : 70 ANS PLUS TARD 6 NOVEMBRE

Place des arts Montréal, Institut de la musique de Montréal, Le Devoir, placedesarts.com

CULTURE DE VISU

CINÉMA

Entre caricature et humanité

GUIBORD S'EN VA-T-EN GUERRE

★★★

Réalisation et scénario: Philippe Falardeau. Avec Patrick Huard, Irdens Exantus, Clémence Dufresne-Deslières. Suzanne Clément, Paul Doucet, Robin Aubert, Micheline Lanctôt. Image: Ronald Plante. Musique: Martin Léon. Montage: Richard Comeau. Québec, 2015, 108 minutes.



RONALD PLANTE

Un brillant stagiaire d'origine haïtienne fait équipe avec le député Guibord.

ODILE TREMBLAY

La satire politique et un genre difficile à manier, à cause des nombreux ingrédients qui entrent dans sa sauce. Trop de ceci, c'est la farce, trop de cela, c'est la lourde thèse ou la charge à fond de train, ici absente. Dans *Guibord s'en va-t-en guerre*, Philippe Falardeau s'y frotte avec un succès inégal, avec des *punchs* qui reposent souvent sur l'excellente musique de Martin Léon. L'abondance des éléments, les tons variables pour traiter ses personnages tantôt avec subtilité, tantôt dans une veine caricaturale, crée une certaine confusion de genres et empêche la vraie plongée au cœur du sujet. Ceux qui espèrent l'unité et la grâce de son *Monsieur Lazhar* seront sans doute déçus. La complexité de cette réalisation demeure un échafaudage fragile qui tient quand même debout et atteint une cible, en ces temps de campagne électorale où le burlesque est au menu.

Ce film assez échevelé possède un tonus, beaucoup d'humour, et s'offre le mérite d'accorder son meilleur rôle de nuances à Patrick Huard, dans un personnage de politicien fédéral indépendant en région forestière éloignée, écartelé entre les influences des siens et les intérêts de tout un chacun.

Soudain, ce Steve Guibord, ancien hockeyeur et député à couronne ternie dans son Abitibi immense autant qu'innommée, reçoit un vrai pouvoir. Tandis que les grands partis se retrouvent au nez à nez du vote à Ottawa, le voici seul ou presque (une députée malade aussi) à pouvoir trancher en faveur ou pas d'une guerre en terre lointaine. Et en bon Québécois, il veut consulter son monde. Mais jusqu'à quel point peut-on reculer avant de prendre une décision par soi-même? Quelles sont donc les limites de la démocratie?

On ne reprochera pas à Falardeau de verser dans le cinéma de la pure laine. Le cinéaste de *Congorama*, en dialogue constant avec les cultures, surfe ici sur des enjeux importants, ceux des Premières Nations entre autres, abordés avec respect et justice, mais en quelques trop rares scènes vite expédiées.

Riche idée: celle d'adjoindre à ce député qui doute un stagiaire d'origine haïtienne brillant, pétri de bonne volonté et follement efficace, le jeune Souverain (Irdens Exantus, frais et charmant), offrant ainsi le soutien du classique tandem de

l'auguste et du clown blanc. Parmi les moments les plus comiques et les plus percutants: ces réunions via Skype entre Souverain et sa famille demeurée au bled, soudain passionnée de politique canadienne et partisane de Guibord lui-même. Cette cohorte de Port-au-Prince endosse le rôle du chœur et vient donner une vraie leçon de démocratie aux Québécois plus assoupis, douce revanche du Sud envers le Nord, qui le regarde de haut.

La chimie entre Guibord et son épouse ambitieuse (jouée par Suzanne Clément) ne prend pas vraiment, faute de répliques assez nombreuses offertes à l'actrice pour camper son personnage. La jeune Clémence Dufresne-Deslières, admirée dans *Avant que mon cœur bascule*, hérite d'un rôle plus tonique en jeune idéaliste gauchiste qui veut empêcher papa de vendre son âme. Steve Guibord demeurera tout du long l'élément humain du film, celui qui hésite, qui écoute un moment la voix de ses intérêts personnels, mais qui, en fin de compte, tentera de demeurer fidèle à lui-même. Nuancés aussi, les Amérindiens, plus dignes, patients et éloquents que toutes les langues fourchues jacassant sur leurs territoires ancestraux.

Il y a des gags drôles, avec clins d'œil à notre passé politique, dont un *love-in* calqué sur les contingents de Canadiens anglais envoyés au Québec lors du référendum de 1995. Ajoutez les barrages des routiers (Robin Aubert en syndicaliste camionneur est parfait) contre les barrages des autochtones. Aussi, la maïresse, qui attend son député à l'autre bout du territoire (Micheline Lanctôt qui s'amuse visiblement, sans avoir l'occasion de se faire beaucoup valoir). Côté politique, Paul Doucet peine à apporter une dimension humaine à son personnage de premier ministre en partie inspiré par Stephen Harper, comme si les niveaux de caricature au sommet ne pouvaient que devenir excessifs.

Ce *Guibord s'en va-t-en guerre*, qui glisse trop souvent en surface des sujets tout en amusant, réussit pourtant à traquer l'être humain derrière ce député qui s'était enrôlé pour la bonne cause, mais glisse sur les pelures de banane d'une démocratie fuyante. Une conclusion ouverte assez ambiguë renvoie le héros à sa conscience, sans plus. Et la démocratie reste en l'air, comme un point suspendu.

Le Devoir



PAUL LITHERLAND

Dans sa peinture, Anne Ashton décrypte depuis plus de vingt ans la faune et la flore dans toute leur splendeur.

L'engagement derrière les images

TIBURÓN

Anne Ashton

SOMEWHERE ELSE

Rebecca Belmore, Oboro, 4001, rue Berri, jusqu'au 17 octobre.

JÉRÔME DELGADO

En art, la défense d'une cause n'implique pas nécessairement un discours destiné à convertir les masses. Fort heureusement, les artistes dits engagés savent aussi user de poésie quand vient le temps de dénoncer. C'est le cas d'Anne Ashton et de Rebecca Belmore, qui se partagent les salles d'exposition d'Oboro.

Dans sa peinture, Anne Ashton décrypte depuis plus de vingt ans la faune et la flore dans toute leur splendeur. Ses figures, elle ne les magnifie pas seulement au moyen du grand format, mais également par le biais de compositions propres à l'observation scientifique. Le contexte est réduit au minimum, le coup de pinceau, imperceptible. Même si, parfois, des motifs en bordure viennent colorer l'étude, tout est peint à la manière du dessin encyclopédique.

Le requin blanc au cœur de sa nouvelle œuvre ne rompt pas avec la pratique de celle qui a autant peint des insectes et des fleurs que des tornades ou des nuages. Dans *Tiburón* (requin, en espagnol), le poisson nage dans un espace indéfini. Le fond bleu, avec des dégradés tirant vers le blanc, peut aussi bien évoquer la mer que le ciel, ou rien du tout. Le réalisme chez Ashton, depuis toujours, est une porte d'entrée vers une multitude d'interprétations.

Tiburón n'est pas qu'une peinture, n'est pas que de la peinture. Déjà, l'animal, étalé sur tout le long, est morcelé en cinq panneaux (cinq huiles sur bois) suffisamment séparés (ou collés) pour que cette fragmentation fasse partie du propos, axé sur l'avenir incertain d'une espèce marine.

Tiburón est en réalité une installation: aux cinq panneaux, il faut ajouter le mur peint en noir, le banc pour s'y asseoir et l'enregistrement sonore qui se déclenche à l'arrivée du premier visiteur. La lumière ambiante aidant, la peinture polypotypique donne même l'impression de bouger, de s'envoler.

Anne Ashton ne fait pas que décrire un requin. Elle instaure un climat de sérénité, appelle à une expérience affective. La facture léchée de cet animal en voie de disparition et le thème de la mort abordé par la trame sonore — un folk de Woody Guthrie (1912-1967), pionnier aux États-Unis



Somewhere Else, Rebecca Belmore, 2015

de la chanson engagée — se complètent fort bien.

Il n'y a rien d'excessif dans cette exposition. Bien au contraire. Tant dans les éléments secondaires peints, très discrets et ambigus (une lune et des œufs de requin), que dans la modestie de la mise en espace, *Tiburón* fait davantage dans l'introspection que dans le matraquage d'un message. L'artiste a su maximiser la salle fermée d'Oboro, l'intégrer, telle qu'elle est, à sa proposition.

Au-delà des performances

Rebecca Belmore a hérité de la grande salle d'Oboro. Elle aussi fait un sage usage de l'espace: l'expo *Somewhere Else* ne réunit que quatre œuvres. Membre de la commu-

nauté anishinaabée, native d'Ontario et aujourd'hui établie à Montréal, l'artiste est connue pour son militantisme à la défense des Premières Nations et, en particulier, des femmes autochtones. Sa pratique, souvent de l'ordre de la performance, porte, par le fait même, l'empreinte de la violence et de l'injustice.

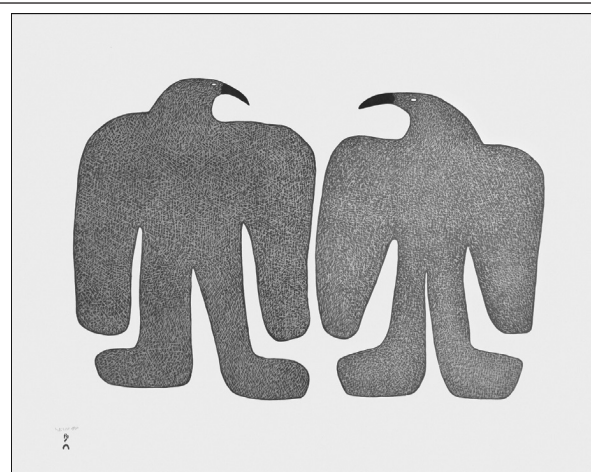
Bien que direct, le propos de Belmore n'est pas exempt de métaphores. Une œuvre comme *pakwâwi-mostos asiniy* (qui signifie pierre de bison, en cri) est emblématique de cette manière si habile qu'elle a de parler d'une culture ancestrale, de sa vulnérabilité actuelle et du regard, ou de l'intérêt, qu'on lui porte.

Cette «sculpture», composée d'une grande photographie, de clous et d'un bloc de ciment, dicte deux temps de lecture. De front, elle s'offre comme une vue superficielle d'un rocher

dans la plaine. De près, ou de côté, on découvre l'image affligée de clous. La confrontation entre la perception d'une culture et sa réalité imprègne avec force l'expérience de cette œuvre. Mais l'artiste ne dicte aucun comportement, elle nous laisse la liberté d'action.

L'expo *Somewhere Else* repose sur ce rapport entre action et image. Les quatre œuvres sont en quelque sorte les résultantes de performances de Rebecca Belmore. Au-delà de leur rôle de document ou de trace, elles deviennent des pièces autonomes, qui demandent de nouvelles lectures. Si certaines peuvent donner la triste impression que nous arrivons trop tard, l'installation qui donne le titre de l'expo, une œuvre à quatre vidéos, est solide, d'une actualité étonnante.

Collaborateur
Le Devoir



Guilde canadienne des métiers d'art
1460-B, rue Sherbrooke Ouest
Montréal (Québec) H3G 1K4
T 514.849.6091



Saimaiyu AKESUK, *Courting Birds*, 2015. ©Dorset Fine Arts.

Collection annuelle d'estampes de
CAPE DORSET
2015

Du 17 octobre au 14 novembre 2015
VENTE ET EXPOSITION

Les artistes: Cee **POOTOOGOOK**, Kudluajuk **ASHOONA**, Malaija **POOTOOGOOK**, Ningeokuluk **TEEVEE**, Nicotye **SAMAYUALIE**, Ohotaq **MIKKIGAK**, Papiara **TUKIKI**, Pitaloosie **SAILA**, Qavavau **MANUMIE**, Saimaiyu **AKESUK**, Shuviniat **ASHOONA**, Ettusa **KINGWATSIQ**

AVANT-PREMIÈRE
Jeudi 15 et vendredi 16 octobre 2015 - 10 h à 18 h
VENTE
Samedi 17 octobre 2015 - 8 h 30

GALERIE BERNARD

MANUEL BISSON NEW GROUND

Exposition du 8 oct. au 7 nov. 2015
Vernissage le 7 octobre de 17h à 20h
3926, rue Saint-Denis, Montréal
514 277 0770 - galeriebernard.ca



MARIETTE TEISSE-RENC
JEAN-MICHEL CORREIA - DANIEL LACOMME

PARIS - MONTRÉAL - EASTMAN
LES 30 ANS

riverin-arlogos
ART CONTEMPORAIN

vernissage les samedi et dimanche, 10 et 11 octobre 2015 de 13h30 à 17h30
exposition du 10 octobre au 10 novembre 2015.
197, chemin du lac d'Argent, Eastman (Québec) JOE 1 P 0 7
T É L . 4 5 0 . 2 9 7 . 4 6 4 6
www.riverin-arlogos.com
La Galerie est ouverte du jeudi au dimanche de 13h30 à 17h30

L'actrice française Monica Bellucci était à Montréal mercredi dernier pour la première du film *Ville-Marie* avec le réalisateur Guy Édoin.

L'appel de la muse

Ville-Marie marque les retrouvailles du cinéaste Guy Édoin et de sa vedette de *Marécages* Pascale Bussièrès

FRANÇOIS LÉVESQUE

Il a mis le temps, Guy Édoin, avant de nous revenir après *Marécages*, un premier long métrage ambigu, intoxicant et formidablement maîtrisé. Quatre années. Il y a eu le documentaire sur la peintre Corno, certes, mais on avait hâte de le retrouver en fiction. L'attente en a valu la peine pour maintes raisons. D'abord, *Ville-Marie* constitue une proposition radicalement différente sur les plans formel et narratif, mais similaire sur celui des thèmes, ici développés autrement. Surtout, outre la présence à son générique de Monica Bellucci, Patrick Hivon et Aliocha Schneider, le film réunit le cinéaste avec sa muse du commencement, Pascale Bussièrès.

« Je voudrais tourner davantage, peut-être tous les deux ans, convient d'entrée de jeu Guy Édoin. *Marécages*, je l'ai accompagné dans les festivals pendant un an. Corno m'a permis de garder la main, mais *Ville-Marie*, c'était autre chose. Ce film-là, je n'aurais pas pu l'écrire dans l'espace d'une année. Pas comme ça, en tout cas. J'ai collaboré avec le romancier Jean-Simon DesRochers, qui a une prose singulière que j'ai graduellement adoptée à son contact. »

Ensemble, ils ont écrit cette histoire racontée des points de vue de deux mères. L'une, actrice de passage, tente de regagner l'amour de son fils. « *Que Monica accepte le rôle, c'était inespéré. Elle est d'une gentillesse dans le travail! Sa performance est phénoménale* », se réjouit Guy Édoin.

L'autre, infirmière aux urgences, fuit à l'inverse l'amour de son fils. Entre les deux femmes: un jeu de miroirs et un lien diffus qui va se précisant.

« En abordant le personnage de l'infirmière, je me suis rendu compte que c'était Marie, ma Marie de *Marécages*, poursuit Guy Édoin. C'était comme une évidence. Bien sûr, ça impliquait de retrouver Pascale. Et ça, ça voulait dire du bonheur en perspective. Pascale et moi, tu nous mets ensemble, pis la gueule nous arrête pas! Le trajet Montréal-Québec, c'est deux heures et demie de placotage ininterrompu. »

Bonheur il y eut donc, et ce, pour le cinéaste autant que pour son actrice.

« Mais le plus beau, c'a été de constater que Guy possède la même maîtrise dans la flamboyance que dans le naturalisme »

L'actrice Pascale Bussièrès à propos du travail de Guy Édoin pour *Ville-Marie*

« Le travail avec Guy, c'est facile, confie Pascale Bussièrès. Dans la direction d'acteurs, en tout cas avec moi, il a une approche minimaliste. Il me dit peu de choses; on se devine à demi-mot, on dirait. Et puis, pour *Ville-Marie* en particulier, le scénario était d'une précision incroyable. Le film correspond exactement à ce qui était sur la page, ce qui est plus rare qu'on le croit. »

Les complices

Hormis que ce plus récent long métrage permet à Pascale Bussièrès de renouer avec un personnage antérieur, *Ville-Marie* a été pour elle l'occasion de mesurer l'évolution stylistique de Guy Édoin, qui offre ici une œuvre tout aussi recherchée que *Marécages*, mais de facture fort distincte.

« Ça été fabuleux de découvrir le film terminé, parce que pendant les deux premiers tiers environ, mon personnage est confiné à cette salle d'urgence, tandis que celui de Monica existe surtout sur un plateau de tournage. Moi, j'étais dans de l'hyper-réalisme, tandis que le film dans le film que tourne Monica, Guy l'a réalisé de manière complètement baroque, avec une artificialité amplifiée. On est loin de *Marécages*, qui était plus proche de l'épure d'un Maurice Pialat. Mais le plus beau, c'a été de constater que Guy possède la même maîtrise dans la flamboyance que dans le naturalisme. »

« Je suis surtout content d'être sorti de ma zone de confort », explique de son côté le cinéaste,

dont le premier long métrage, campé sur la ferme familiale, s'inscrivait dans la continuité d'une trilogie de courts métrages, *Les affluents*, primée un peu partout.

D'influences et d'avenir

Résolument urbain, *Ville-Marie* affirme deux identités visuelles représentant chacune l'univers intérieur des protagonistes.

« C'était un pari risqué et les deux récits auraient pu ne pas s'imbriquer, reconnaît l'auteur. D'où l'importance d'avoir à la base un scénario en béton. Pour ce qui est du style, je suis un cinéphile éclectique capable d'apprécier un cinéma d'essai très pointu autant qu'une superproduction hollywoodienne. Oui, j'aime Pialat, Dumont, mais j'aime aussi Ozon et Almodovar, et comme ces deux-là, j'adore les mélodrames de Douglas Sirk et les suspenses d'Alfred Hitchcock. Le film dans le film vient de là; c'est manifeste et assumé, de la musique aux accessoires à la per ruque blonde de Monica. Et c'est ce que je veux continuer de faire: explorer plusieurs genres en trébuchant avec moi mes obsessions et mes amours. Dans *Ville-Marie*, j'ai ramené un personnage de *Marécages*, Marie, et ça aussi, c'est quelque chose que je vais continuer de faire: construire ma propre petite mythologie. »

Est-ce dire que Pascale Bussièrès et lui remettront ça? La première est partante, le second également.

« J'ignore quel genre de futur on a, elle et moi, mais on en a un, c'est certain », conclut Guy Édoin.

Le Devoir

Le Devoir

BELLUCCI

SUITE DE LA PAGE E 1

Profitant d'un tournage à Montréal, Sophie tente de renouer avec son fils unique (Aliocha Schneider), qui étudie dans la métropole. En parallèle, une autre mère, infirmière celle-là (Pascale Bussièrès), est elle aussi hantée par une relation difficile avec son fils. Contraires et pourtant semblables, les destins des deux femmes se croiseront.

« Je mentirais si je disais que le fait d'être mère n'a pas eu une influence sur ma manière de jouer le personnage. Mais honnêtement, tout était sur la page. Moi, j'ai juste... été là. J'ai dit les mots. Guy a fait le reste. »

Sans fard

Il est toujours fascinant de voir une actrice interpréter une actrice, comme si la mise en abîme permettait d'accéder à la personne derrière le personnage. D'ailleurs, devant les récriminations du fils amer à sa mère, icône, on ne manque pas de penser à cette réflexion de Meryl Streep jouant une actrice fille d'actrice dans *Bons baisers d'Hollywood*: « Nous sommes davantage conçues pour la vie publique que pour la vie privée. »

Cette idée se trouve au cœur du dilemme du personnage de Monica Bellucci dans *Ville-Marie*, qui fuit les origines douloureuses de sa maternité dans la fiction, qui se voile la face dans la succession de rôles qu'est devenue sa vie. Mais voilà, devant la perspective de perdre son fils, elle n'a d'autre choix que de se départir de toutes ces personnalités d'emprunt.

« Sophie est arrivée à un point de son existence où elle doit retirer son masque », résume Monica Bellucci en mimant le geste. Un geste, en l'occurrence, qui fait écho à une scène forte durant laquelle la comédienne, seule dans la salle de bain des urgences, enlève sa blouse ajustée, dévoilant une gaine, retire ses faux cils, puis se lave le visage à grande eau, révélant un visage blafard aux yeux inquiets.

Dans la fiction, ce dépouillement émeut. Dans la réalité, il impressionne.

En effet, ce n'est pas tous les jours qu'une vedette, ancien mannequin de surcroît, accepte de se démythifier de la sorte, sans strass, sans glamour. Une vedette qui, dans le prochainement à l'affiche *007 Spectre*, devient la « Bond woman » (ne l'appellez pas « Bond girl ») la plus âgée de l'histoire de la série, son aura de sensualité inchangée depuis ses débuts fugitifs en concubine vampire dans le sublime *Dracula* de Francis Ford Coppola.

Le goût du risque

Quoiqu'un coup d'œil à sa filmographie suffit pour rappeler que Monica Bellucci aime le risque et ne rechigne pas à participer à des projets controversés, tantôt victime de viol dans le vengeur et difficilement soutenable *Irréversible* de Gaspar Noé, tantôt Marie-Madeleine ostracisée dans la sanglante *Passion du Christ* de Mel Gibson.

Heureuse de la scène en question, comme de toutes les autres de *Ville-Marie*, Monica Bellucci refuse toutefois d'y voir quelque courage de sa part.

« C'était logique. Il fallait montrer ça. Parce que la souffrance a un visage. »

Après une pause, elle reprend, pensive: « Une actrice, un acteur, son outil de travail, c'est son corps. Un musicien, il a son instrument. Moi, j'ai ce corps, et de film en film, j'apprends à en jouer. Mon corps devient parlant et il s'exprime de mieux en mieux avec l'expérience. Et contrairement à la parole, le corps ne peut pas mentir quand il parle. La scène que vous évoquez, elle est vraie, elle est vraie pour cette raison. »

Réflexion faite, il n'y a pas que cette scène, qui est vraie. Davantage conçue pour la vie publique que pour la vie privée, Monica Bellucci? Chose certaine, en entrevue, cette star-là est authentique.

EXCENTRIS

SICARIO
(V.O. STF.) — DENIS VILLENEUVE - 121 MIN.

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

ET AUSSI À L'AFFICHE :

GUIBORD S'EN VA-T-EN GUERRE
— PHILIPPE FALARDEAU

PAUL À QUÉBEC
— FRANÇOIS BOUVIER

LA TERRE ET L'OMBRE
(V.O. STF.) — CÉSAR ACEVEDO

PREMIÈRE : TOUT PEUT CHANGER
(V.O. STF.) — LE 5 OCTOBRE À 18H30
EN PRÉSENCE DE NAOMI KLEIN ET DU RÉALISATEUR AVI LEWIS

ET AUSSI PRÈS DE 100 FILMS SUR

CITIZENFOUR
— LAURA POITRAS

EDEN
— MIA HANSEN-LØVE

SAINT-LAURENT
— BERTRAND BONELLO

CINEMAEXCENTRIS.COM

MONTRÉAL
NOUVEAUCINEMA.CA
#FNC2015

44^e
FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA
7 > 18 OCT.
2015

© Adrien Nuguet / studio a&a